

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 AVRIL 2013

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE —
ENTRETIEN

Pierre Samson : pour la suite du monde

CHRISTIAN DESMEULES

Le jour de notre rencontre, dans un café de Montréal, les cerisiers étaient «officiellement» en fleurs à Tokyo. Une semaine plus tard, Pierre Samson s'envolait pour le Japon avec armes et bagages pour y rejoindre son amoureux. Si tout va bien, il y sera pour au moins deux ans. «J'ai tout liquidé», confie l'écrivain de 55 ans, un éclair dans les yeux.

La maison des pluies, son sixième roman, construit autour d'un personnage d'ethnolinguiste de Montréal qui découvre qu'il aurait eu un fils avec une femme rencontrée il y a longtemps au Japon, est hanté par les questions de filiation et de transmission du savoir.

Le Brésil lui a déjà inspiré une trilogie : *Le Messie de Belém*, *Un garçon de compagnie* et *Il était une fois une ville* (Les Herbes rouges, 1996, 1997 et 1999). Mais après avoir occupé durant six mois le studio du Québec à Tokyo en 2011, c'est aujourd'hui le Japon qui veut se faire une place dans son œuvre. Et dans sa vie.

A l'écrit, on sent une colère sourde — un mélange de cynisme, de déception et d'aquoibonisme —, plus directement lisible, peut-être, dans les *Lettres crues* qu'il signait avec Bertrand Laverdure à l'automne 2012.

On a ainsi toujours un peu l'impression qu'il s'agira chaque fois de son dernier livre. «Ah bon ? Moi aussi, c'est ce que je me dis ! Écrire un livre, c'est pour moi toujours beaucoup de travail. Je fais énormément de recherches, je ne suis jamais satisfait, je remets les choses constamment en question, je repasse, je corrige, j'élimine. Au bout du compte, c'est beaucoup de travail pour les résultats que ça donne.»

Arabesques, son roman le plus ambitieux, une œuvre touffue et protéiforme, lui avait ainsi demandé neuf ans de travail. Résultat ? Silence radio. Ou à peu près. Même après avoir obtenu le Prix littéraire des collégiens deux ans plus tôt avec *Catastrophes*. «C'est passé dans le beurre, résume-t-il. Et en un sens, c'a été salutaire pour moi, j'imagine. Ça m'a inculqué la sagesse de ne rien attendre. Bien sûr, je me demande chaque fois à quoi ça sert. C'est la grosse question. Mais je persévère : écrire est encore ce que je fais de moins pire...»

Ambitions et édition

Qu'est-ce qui sépare l'écrivain du *Messie de Belém* de celui de *La maison des pluies* ? «À part la maturité ? Je pense que j'ai un plus grand contrôle de la langue. Le *Messie de Belém*, je n'aime pas parler comme ça, mais ça sortait littéralement de mes tripes. Je suis ailleurs, j'ai vieilli, je ne suis plus tout à fait le même homme. Et c'est normal. Comme écrivain, mon combustible est aujourd'hui différent. J'ai des ambitions, disons, plus intellectuelles...»

Et comme écrivain ou comme lecteur, il a aussi la linéarité en horreur et se dit heureux de publier depuis ses débuts aux Herbes rouges, une maison d'édition qui possède l'aura d'une secte dans le petit milieu littéraire québécois. «C'est une grande maison. Et François Hébert est le meilleur œil éditorial que je connaisse, considère Pierre Samson. C'est aussi quelqu'un qui est capable de dire non. Ça, c'est extrêmement précieux pour moi. Même si, quand je sors de son bureau, j'ai toujours l'impression d'être devenu un cendrier sur deux pattes», ajoute-t-il en riant.

Au chapitre du «niet», Samson n'est pas non plus en reste et raconte avoir refusé une offre de traduction anglaise pour l'un de ses livres,



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Pierre Samson est l'auteur de *La maison des pluies*, son sixième roman.



Deni Y. Bécard
hors du père

Page F 3



Diane Boudreau :
Comment va l'école
québécoise ?

Page F 6

La chute

L'Agence fédérale pour la dotation nationale dans les arts américains (NEA) s'est inquiétée à raison depuis une décennie de la régression de la lecture au pays de l'oncle Sam. Selon certaines études, moins d'un Américain sur deux aurait lu un livre au cours de l'année. Mais la chute semble s'arrêter. Pour la première fois depuis des décennies, le taux de lecteurs remonte même la côte. Les principaux bénéficiaires de ce retour en grâce de la lecture sont les établissements de prêt, bibliothèques et autres. Ces établissements ont continué de se développer entre 2000 et 2009, mais à un taux sept fois moindre que l'accroissement de la population (1,7 contre 11,7).

Le Devoir



VALÉRIE PAQUETTE

Daniel Lavoie

Campagne de la Maison de la poésie

La Maison de la poésie de Montréal, qui n'a toujours pas pignon sur rue, a lancé sa campagne de financement annuel. L'objectif : amasser 25 000 \$ afin que l'organisme puisse continuer sa mission de diffusion et de promotion de la poésie québécoise. Pinnacle des activités de financement, un cabaret autour des chansons de Gilbert Langevin auquel participera Daniel Lavoie, porte-parole de cette campagne. Au nombre des invités, on trouve notamment Jessica Vigneault, Joe Bocan, Gilles Bélanger et Sylvie Paquette. Le spectacle sera présenté le 29 mai à l'Espace La Fontaine. Billets au coût de 20 \$. Les détails au www.maisondelapoésie.qc.ca

Le Devoir



SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC



**10 AU 14
AVRIL
2013**

**CENTRE DES CONGRÈS
DE QUÉBEC**

WWW.SILOQ.CA



LIVRES

Les chevaux de Guérin



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

À l'hippodrome Blue Bonnets, il y avait encore quelques chevaux qui hennissaient ça et là en attendant leurs courses.

Dans les paddocks, quelques vieux entraîneurs se rappelaient l'époque pourtant pas si lointaine où leurs bêtes soulevaient des foules et amassaient de l'argent pour des financiers comme Jean-Louis Lévesque et Paul Desmarais.

Mais il n'y avait plus personne.

Loto-Québec avait pris soin de faire galoper le peuple jusqu'au dépanneur du coin plutôt qu'aux courses, sachant qu'une Poule aux œufs d'or, surtout si elle est privée de tête, est toujours plus facile à suivre qu'un cheval fringant.

C'était donc le désert dans les estrades de Blue Bonnets. Néanmoins, le vaste restaurant vitré et étagé continuait d'offrir un énorme buffet comme aux temps de ses années les plus fastes.

J'étais allé voir le champ de courses avec quelques amis mexicains curieux d'apercevoir de plus près l'un des gros fantômes qui hantent Montréal.

Au restaurant, nous étions seuls, ou presque. Un garçon en livrée se promenait pour recueillir les paris avec un terminal portatif. La voix métallique de l'annonceur maison occupait tout cet espace où autrement on aurait pu entendre voler une mouche. *«Mesdames et messieurs, ladys and gentlemen, attention! attention!»* À peine deux ou trois tablées, ici et là, pour l'écouter piaffer devant son micro.

Près des immenses baies vitrées, un homme seul, un carnet de notes posé devant lui. Sa grosse tête lisse, auréolée d'une couronne de cheveux gris, laissait paraître de trois quarts le profil d'un herbivore dont la corpulence générale permettait d'assurer que celui-ci mangeait beaucoup de viande. C'était l'éditeur Marc-Aimé Guérin, décédé le 1^{er} mars dernier.

— *Que faites-vous ici, M. Guérin?*

— *Je viens voir courir mes chevaux!*

Il en possédait plusieurs dizaines. Des chevaux de course, mais aussi, à une époque, des perchérons, de puissants chevaux de trait. De beaux chevaux d'airain.

Il aimait les chevaux de longue date, selon une vieille culture équestre qui est à peu près disparue aujourd'hui.

Chaque homme a sa danseuse. Pour Guérin, c'étaient d'abord les chevaux. Il en connaissait le prix autant que la valeur.

L'éditeur possédait notamment le trotteur Val Taurus, qu'il avait offert à sa fille. Cette bête avait remporté la finale de la Coupe des éleveurs en 2006, tout en décrochant le titre de cheval de l'année. Mis au départ dans huit épreuves à l'hippodrome de Montréal, Val Taurus n'en perdit aucune.

Aux courses, devant moi, Guérin a gagné ce jour-là quelques milliers de dollars. Chaque fois, il était très sûr de lui au moment de parier.

Marc-Aimé Guérin affectait cette même assurance dans l'édition, ne doutant de rien, surtout pas de lui.

Quelque temps plus tôt, à table au restaurant Gutenberg, il m'avait déjà raconté ses débuts d'éditeur scolaire.

Lié au monde de l'éducation des adultes, il avait su profiter de l'encre noire d'une vieille presse offset A B Dick pour publier d'abord des petits cahiers d'étude. Dans les années 1960, après deux siècles de retard, le monde de l'éducation se développait enfin au Québec. L'éducation devenait accessible. On en comprenait mieux l'importance et la portée. Aussi la demande était-elle grande pour du matériel pédagogique. Il n'y avait rien ou si peu. Tout était à faire. Et on fit en conséquence du meilleur comme du pire. Chose certaine, la vente de manuels scolaires rendait son homme prospère. Une vraie manne.

Dictionnaires, manuels, papeterie... Guérin «l'éditeur des écoles» eut la mainmise durant nombre d'années sur un des secteurs les plus payants de l'édition.

Au début des années 1970, l'incendie de son immeuble de la rue Saint-Denis, loin d'être

fatal à ses affaires, lui permit au contraire de toucher une substantielle prime d'assurance qui lui donna un nouvel élan, m'expliqua-t-il. Les étages abîmés par le feu ne furent pas reconstruits entièrement. Encore aujourd'hui, on voit bien que cet immeuble est plus bas que ceux voisins: on a tout juste reconstruit un toit sur ce qui restait de l'immeuble. Avec le temps, Guérin avait acheté plusieurs immeubles du Plateau Mont-Royal, de même qu'une imprimerie.

Depuis le temps, l'allure des différents magasins du libraire-éditeur avait beaucoup vieilli, comme celle de leur fondateur, lequel se manifestait désormais beaucoup moins que par le passé. En 2012-2013, paraît-il, *«aucun livre de Guérin éditeur n'apparaît sur la liste des manuels approuvés par le ministère de l'Éducation du Québec pour le primaire et le secondaire»*.

À 84 ans, l'éditeur venait d'être reconnu inapte à comparaître devant la cour dans des histoires de mœurs impliquant une mineure entre 1969 et 1972. Après avoir raconté des histoires scabreuses aux accents chevalins auxquelles l'éditeur l'aurait mêlée, la plaignante vient d'annoncer qu'elle poursuivrait désormais la succession.

Entre 1998 et 2002, Marc-Aimé Guérin avait par ailleurs offert des cadeaux d'une valeur d'environ 2 millions de dollars à une ancienne danseuse érotique du cabaret Chez Parée. L'affaire se retrouva devant les tribunaux et la belle fut acquittée.

Il n'en demeure par moins que les quelques milliers de dollars de bijoux provenant de chez Birks, la Mercedes de location, les huit manteaux de fourrure, le joli voyage de même que quelques autres babioles du même genre offertes à cette dame donnent une bonne idée des moyens de l'éditeur.

Marc-Aimé Guérin se piquait de beaucoup fréquenter les classiques de la littérature, tout en pestant contre ce qu'il considérait comme la déchéance générale de notre monde, qui plongeait selon lui du côté de la vulgarité. Après un échange vigoureux entre lui et moi où il m'avait plaidé l'à-propos de favoriser des



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Décédé le 1^{er} mars, l'éditeur Marc-Aimé Guérin ne doutait de rien, surtout pas de lui.

pouvoirs forts, ce généreux éditeur m'avait gentiment fait envoyer par sa secrétaire un exemplaire original des *Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy, un auteur qu'il affectionnait à sa façon.

C'était un bien curieux personnage, ce Marc-Aimé Guérin. Un homme digne à tout le moins d'un roman.

♦ ♦ ♦

Qu'est-ce qu'un classique? George Steiner s'est employé à l'expliquer au fil de milliers de pages, lesquelles sont souvent géniales même si elles ne sont pas toujours spécialement digestes. Steiner a montré à quel point un classique n'a de cesse d'être vivant.

Viennent de paraître ses œuvres réunies sous une même couverture, dans la collection «Quarto».

Autant j'arrive à aimer Steiner à la pièce, autant le fait de l'avoir devant moi en bloc m'assomme. Génial passeur des cultures, ce polyglotte très finement lettré me semble néanmoins parfois tourner quelque peu en rond. Il n'en reste pas moins un maître.

Parlant de la lecture des classiques, une amie historienne était plongée ces derniers jours dans Tacite aux fins de recherches. Elle tombe ainsi sur un passage d'une formidable actualité qu'elle m'envoie en riant autant que j'ai ri en écoutant la députée anglaise Glenda Jackson pester contre les thuriféraires de lady Thatcher.

Nous sommes en 50 après Jésus-Christ. C'est Tacite qui raconte.

Gnaeus Domitius Corbulo, consul et général romain, fils d'une famille de magistrats de

la République, peste contre la dégradation de ce qui constitue alors l'Italie.

Corbulo ne cesse de dénoncer l'état pitoyable des infrastructures. Corbulo, écrit Tacite dans ses *Annales* au livre III, *«ne cessait de dénoncer le mauvais état des chemins, qui, par la fraude des entrepreneurs et la négligence des magistrats, étaient rompus et impraticables dans presque toute l'Italie. Il se chargea volontiers d'y pourvoir; ce qui tourna moins à l'avantage du public qu'à la ruine de beaucoup de particuliers, auxquels il ôta la fortune et l'honneur par des condamnations et des ventes à l'encan.»*

Tiens, tiens... Vous y croyez, vous, à Denis Coderre en consul romain?

jfnadeau@ledevoir.com

SAMSON

«C'est sûr qu'en tant qu'homme et écrivain, je me demande ce que je vais laisser derrière moi»

SUITE DE LA PAGE F 1

sous prétexte que l'éditeur canadien-anglais ne lui semblait pas être à la hauteur. Il ne voulait pas prendre le risque d'aliéner ses droits pour le monde anglo-saxon. *«Moi, je vise haut. Pis, coudonc, je m'écraserai de haut, lâche-t-il à la blague. Ça fera moins mal.»*

L'héritage de l'écrivain?

Le motif de la «filiation» au sens très large — ou de l'héritage — traverse le roman: enseignement, paternité, transmission du savoir, persistance des langues et des cultures, héritage familial. A l'évidence, ce sont des questions lourdes qui le hantent.

Évoquant la genèse de son nouveau roman, il raconte qu'une amie lui avait demandé il y a quelques années de lui faire un enfant, en le forçant à renoncer à l'avance à tous ses droits de paternité. Il avait vite refusé, en fait depuis le deuil d'être père un jour, mais ce thème, chargé aussi de la mort de son père, a continué à le travailler. *«C'est sûr qu'en tant qu'homme et écrivain, je me demande ce que je vais laisser derrière moi.»*

«Si, par exemple, quelqu'un dans le futur se mettait en tête de savoir quelle a été la vie de Pierre Samson, je me suis demandé quel chemin il prendrait. Et dans tous les cas, le tableau final

risquerait d'être très loin de la réalité.» C'est ce que fait le personnage du fils prodigue dans *La maison des pluies*, parti sur les traces de son père sans jamais chercher à le rencontrer, en choisissant d'interroger plutôt une ancienne blonde du protagoniste ou un de ses oncles. Une institutrice, aussi, beau personnage largement inspiré par une enseignante qui a marqué profondément la vie de l'écrivain au primaire.

«Une des grandes richesses du roman, comme genre, ce sont les digressions, croit Pierre Samson, qui revendique entièrement cette liberté. Pour moi, c'est là qu'est la vie. Parce que la vie est faite de digressions.» Ce lieu de toutes les tricheries sert de terrain de jeu à sa plume dense et recherchée, un peu nabokovienne. *«C'est mon écrivain fétiche»,* reconnaît-il.

Exigeant? *«Mon grand défaut, ou ma grande faiblesse, poursuit Samson, c'est peut-être de considérer les lecteurs comme étant au moins aussi intelligents que moi. Ce qui donne des romans qui exigent un petit peu de travail. La lecture, c'est aussi une création. On y recrée un monde à notre manière. Et pour moi, c'est ce qui est tellement riche dans la littérature.»*

Collaborateur
Le Devoir

MATHIAS ÉNARD

Rue des voleurs

«De sa prose ample, Énard mêle comme nul autre le lyrisme à la langue de la rue, en poète des bas-fonds qui crée des atmosphères de polar puis des poèmes philosophiques sur la responsabilité, la religion et la violence. [...] Brillantissime!»

Elsa Pépin, *Le libraire*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Meliana Avanzato

Jean-Claude Germain

Sur le chemin de la Roche percée

Dernières historiettes de la bohème

Hurtubise

Également disponible en version numérique

«Chaque page est un véritable bonheur.»

Jean-François Nadeau

Hurtubise

www.editionshurtubise.com

LITTÉRATURE

Hors du père



DANIELLE LAURIN

L'appel de l'ailleurs. Le mouvement, constant. Le besoin de bouger, d'errer, de fuir. De s'affranchir. C'était omniprésent dans *Vandal love ou perdus en Amérique*, le roman qui a révélé Deni Y. Bécharde il y a quelques années. C'est la toile de fond de son deuxième livre, *Remèdes pour la faim*.

Dans les deux cas, la soif de liberté, d'absolu, est primordiale. La quête identitaire aussi. Mais ça se traduit autrement. *Vandal love...* s'avérait une épopée proche de la fable, mettant en scène des géants et des nains. *Remède pour la faim* se présente comme des mémoires, où un fils rend hommage à son père. Encore que, du point de vue métaphorique, on puisse y voir l'histoire d'un fils qui, devant son père qu'il considérait comme un géant, se voyait comme un nain.

Deni Y. Bécharde a entrepris l'écriture de ce livre en 1995, peu après le suicide de son père. Il venait d'avoir 20 ans. Il a longtemps cru qu'il était en train d'écrire un roman.

Le fait est que son père tient du personnage romanesque et que sa vie a été rocambolesque. Il était aussi un conteur né, qui abreuvait son fils de récits relatant ses frasques avec fracas. Comment démêler le vrai du faux dans tout ça? Jusqu'à quel point cet homme qui a vécu la majeure partie de sa vie sous une fausse identité était-il un affabulateur?

Le fait est qu'André Bécharde, né en Gaspésie en 1938, a tourné le dos très tôt à la pauvreté de sa famille et à l'emprise de la religion pour réaliser ses ambitions. Le fait est qu'il a traversé l'Amérique, exercé trente-six métiers, avant de se spécialiser dans les vols de banque, ce qui lui a valu de faire de la prison.

Le fait est que ce grand gailard qu'on voit sur la page couverture de *Remèdes pour la faim*, ce casse-cou impénitent à la brutalité indéniable qui mordait dans la vie, a fini ses jours comme poissonnier dans la région de Vancouver.

Il est mort sans le sou. «*Mon père est mort dans une maison vide, où il ne restait plus une seule chaise.*» Habité par un sentiment d'échec terrible, il avait annoncé son sui-



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

C'est le caractère insaisissable de son père qui a conduit Deni Y. Bécharde à vouloir écrire sur lui.

cide à son fils. «*Je vois le monde autour de moi, et je n'en fais pas partie*», lui disait-il.

Au-delà du fait que son père lui paraissait hors norme, plus grand que nature, c'est le caractère insaisissable du personnage qui a conduit Deni Y. Bécharde à vouloir écrire sur lui. C'est son désir de le comprendre. Et de se comprendre à travers lui.

Cette double quête traverse *Remède pour la faim*. Si c'est la figure du père qui semble à l'avant-plan, c'est le fils qui, au final, se dévoile le plus.

Tout s'emboîte comme des poupées gigognes, les histoires que le père raconte à son fils prenant place à l'intérieur des histoires que raconte lui-même le fils sur son père, et sur lui-même.

C'est d'ailleurs ce qui, au bout d'un certain temps, alourdit le récit. Comme si le fils ne voulait rien perdre, rien oublier des histoires de son père et de ses histoires à lui, quitte à multiplier les détails, les redites. À force de vouloir tout dire, ça stagne.

Et puis non, soudain il se rattrape, il nous rattrape, ça repart. Moments de grâce, moments magiques où l'écriture se déploie, prend le dessus, magnifique.

Derrière la figure omniprésente du père, c'est la voix du fils qui nous touche. C'est la façon qu'il a de se positionner vis-à-vis de son héros. Tout en tentant de départager les sentiments contradictoires par lesquels il est passé par rapport à lui depuis qu'il est petit.

Enfant, Deni Y. Bécharde était déchiré entre son père fan-

tasque sans éducation et sa mère tout aussi marginale, mais fleur bleue. Cette Américaine qui avait fui les États-Unis au moment de la guerre du Vietnam fréquentait une «*église psychique*» et carburait à l'ésotérisme. Mais elle n'en assurait pas moins la bonne marche du foyer, encourageait ses enfants à lire et à se scolariser.

Déchirure

Quand ses parents se sont séparés, Deni hésitait à choisir son camp: «*Même si c'était agréable de passer du temps avec mon père, j'étais incapable d'imaginer une journée sans ma mère. Mes vêtements pueraient, je n'aurais plus que des F à l'école et je mourrais de faim. Mais il est vrai que la vie avec lui pourrait être très amusante.*»

C'est sa mère qui a gagné finalement. Elle a quitté Vancouver avec les enfants, s'est enfuie avec eux aux États-Unis, où le père ne pouvait pas mettre les pieds à cause de son passé criminel. Elle a fini par obtenir légalement la garde complète des enfants.

À partir de ses 10 ans, il n'a plus revu son père pendant près de cinq ans. Il ne l'a alors que davantage magnifié. Sur-tout après avoir appris qu'il avait dévalisé une cinquantaine de banques dans une autre vie. Pour l'adolescent, qui s'es-

sayait déjà à l'écriture et dont le principal moyen d'évasion était la littérature, «*la vérité dépassait [ses] espérances*».

Mais il a déchanté ensuite quand il a côtoyé à nouveau son père de trop près. Toute sa vie, en fait, il a oscillé entre la fascination et la déception. Cet homme, il l'a adoré, et haï. Il a voulu être comme lui: libre. Il a erré sur les routes, comme lui. Il a aussi plongé dans la délinquance, commis quelques (petits) vols. Il a voulu se mesurer à lui. Puis s'en affranchir. Après sa mort, il est retourné sur ses traces, jusqu'en Gaspésie, pour comprendre d'où il était parti.

Même en voulant s'éloigner de lui, il a marché dans ses pas. Il continuait à le chercher. C'est encore à travers son père, paradoxalement, qu'il se cherchait lui-même.

Peut-être l'écriture a-t-elle permis à Deni Y. Bécharde de parvenir à ses fins, de revenir vers sa vie. Quoi qu'il en soit, ce livre étincelle, il est brillant.

REMÈDE POUR LA FAIM

Deni Y. Bécharde
Traduit de l'anglais par Dominique Fortier
Alto
Québec, 2013, 584 pages

Deni Y. Bécharde est au Salon du livre de Québec samedi et dimanche.

Jean-Claude Germain, conteur de la matière

MICHEL LAPIERRE

Et si le rocher Percé était beaucoup plus qu'une attraction touristique de la Gaspésie... Maître dans l'art de l'historiette, Jean-Claude Germain arrive à nous convaincre que cette «*roche païenne*», célébrée en 1947 par le poète français Yvan Goll, cosmopolite et surréaliste, permet à la nature nord-américaine «*de modeler une explication du monde*» en corrigeant le «*retard historique du Québec*». La mer y aurait sculpté notre intériorité.

Pourquoi s'en surprendre? Avant la littérature, la philosophie et les sciences sociales, avant la politique, ce sont des prolongements de la nature, les arts de la matière, en particulier la peinture, qui ont révolutionné le Québec. Dans *Sur le chemin de la Roche percée*, ses «*dernières historiettes de la bohème*» montréalaise des années 50 et 60, Germain rappelle que nous étions «*les fils tardifs du surréalisme*».

L'essayiste conteur fait sienne l'explication éclairante que Paul-Émile Borduas fournit en 1947: «*Des fils illégitimes peut-être, dont la filiation se fit à distance, non volontairement de notre part, mais par la force des choses.*» À sa manière une expression spontanée du corps, la peinture, surtout dans les œuvres abstraites, a sur l'écrit deux avantages souverains: elle obéit, de façon plus immédiate, à la nécessité de sentir la nature et traduit plus aisément la vie énigmatique de la matière.

Cette réflexion sur l'art se devine à partir des textes de Borduas, mais, vers 1960, elle reste confuse dans l'esprit de Germain. Ce n'est qu'aujourd'hui que l'écrivain en saisit toute la

portée. Dans *Le théâtre et son double*, d'Antonin Artaud, qu'il lit à l'époque dans une traduction américaine (l'original français n'était pas disponible à Montréal), le jeune homme s'efface à une redoutable leçon d'art vivant.

Artaud lui enseigne ceci: «*Si la foule ne vient pas aux chefs-d'œuvre littéraires, c'est que ces chefs-d'œuvre sont littéraires, c'est-à-dire fixés; et fixés en des formes qui ne répondent plus aux besoins du temps.*» Avec le recul, Germain fait une amusante constatation qui montre à quel point, en une dizaine d'années, les lectures peuvent faire germer une pensée sans que l'on s'en rende compte.

À la fin des années 60, «*j'ai usé*, remarque-t-il, *des mêmes arguments pour défendre le besoin impérieux que nous avions collectivement d'établir une dramaturgie québécoise, s'exprimant dans une langue populaire*». L'évolution, chez lui, de l'idée d'art vivant, qui le pousse à devenir dramaturge et, plus tard, à cultiver l'historiette, cette subtile théâtralisation de l'essai, lui vient surtout de son amitié, il y a plus de 40 ans, avec des figures de la bohème montréalaise.

Le photographe John Max, le sculpteur Robert Roussil, ceux avec qui il a voyagé en Gaspésie (le peintre Jacques Hurtubise et d'autres amis) ont contribué à faire de lui un artiste, vrai comme un rocher.

Collaborateur
Le Devoir

SUR LE CHEMIN DE LA ROCHE PERCÉE

Jean-Claude Germain
Hurtubise
Montréal, 2013, 192 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Lundi 15 avril
à 18 h30



Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
MENU VÉGÉ AU BISTRO!
Bistro : 514 739-3303
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie

À l'occasion du passage à Montréal du journaliste

Aymeric Caron

NO STEAK

CHEZ FAYARD

Bientôt, nous ne mangerons plus de viande. Nous cesserons définitivement de tuer des êtres vivants - 60 milliards d'animaux chaque année - pour nous nourrir.

Aymeric Caron a mené l'enquête pour décrire, avec verve et humour, tous les aspects de notre étrange rapport à la viande.

Lui-même végétarien depuis plus de vingt ans, il nous explique de manière limpide pourquoi, un jour, la viande disparaîtra.

AYMERIC CARON fait partie de l'équipe d'*On n'est pas couchés* sur France 2 et diffusée à TV5.

Animée par **SOPHIE GINOUX**

QUAND ON AIME UNE FOIS,
EST-CE POUR TOUJOURS ?

Un roman sincère et sensible
sur l'éternel premier amour

Camille Bouchard

L'HOMME
DE
PARTOUT

COLLECTION Fictions

l'Hexagone
Une société de Québecor Média

edhexagone.com

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS
Du 1^{er} au 7 avril 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	mān Kim Thúy/Libre Expression	-/1
2	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 7 Le conquérant Anne Robillard/Wellan	1/2
3	Félicité • Tome 4 Une vie nouvelle Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/6
4	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique ! Amélie Dubois/Éditeurs réunis	5/22
5	Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior Rosette Laberge/Éditeurs réunis	4/5
6	La fiancée américaine Éric Dupont/Marchand de feuilles	3/23
7	Mâle, femelle et autres espèces animales Evelynne Gauthier/Éditeurs réunis	9/2
8	Le petit prince est revenu Marc Fisher/Un monde différent	7/7
9	Baby Bernier • Tome 2 Pauline Gill/Québec Amérique	6/8
10	Ce pays de rêve • Tome 4 Le mouton noir Michel Langlois/Hurtubise	8/2
▼ Romans étrangers		
1	Cinquante nuances plus claires • Tome 3 E. L. James/Lattès	1/9
2	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2 E. L. James/Lattès	3/13
3	Cinquante nuances de Grey • Tome 1 E. L. James/Lattès	2/27
4	Demain Guillaume Musso/XO	4/4
5	Un sentiment plus fort que la peur Marc Levy/R. Laffont Versilio	5/6
6	22 / 11 / 63 Stephen King/Albin Michel	7/3
7	Crossfire • Tome 2 Regarde-moi Sylvia Day/Flammarion Québec	6/5
8	Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi Sylvia Day/Flammarion Québec	8/15
9	La vérité sur l'affaire Harry Quebert Joël Dicker/Faliois Âge d'homme	9/16
10	Vert-de-gris Philip Kerr/Du Masque	-/1
▼ Essais québécois		
1	À brûle-pourpoint Normand Lester/Intouchables	1/2
2	Libérez-vous des syndicats! Eric Duhaime/Genex	2/6
3	Vieillesse avec grâce Denise Bombardier/Homme	4/8
4	Journal d'un écrivain en pyjama Dany Laferrière/Mémoire d'encrier	3/8
5	Zombies. Sociologie des morts-vivants Vincent Paris/XYZ	7/2
6	Le printemps québécois. Une anthologie Collectif/Écosociété	5/2
7	Hérésies Jacques Brassard/Accent grave	6/4
8	En terrain miné. Correspondance en temps de guerre Roxanne Bouchard Patrick Kégle/VLB	10/2
9	Fâché noir. Chroniques Stéphane Dompière/Québec Amérique	-/1
10	De l'école à la rue. Dans les coulisses de la grève... R. Poirier St-Pierre P. Éthier/Écosociété	8/3
▼ Essais étrangers		
1	Adolf Hitler. La séduction du diable Laurence Rees/Albin Michel	1/5
2	1493. Comment la découverte de l'Amérique... Charles C. Mann/Albin Michel	2/4
3	Destruction massive. Géopolitique de la faim (Édition revue) Jean Ziegler/Points	-/1
4	Fin de l'Occident, naissance du monde Hervé Kempf/Seuil	3/8
5	Les moissons du futur. Comment l'agroécologie... Marie-Monique Robin/Stanké	-/1
6	Occupy Noam Chomsky/Herne	8/3
7	La guérison du monde Frédéric Lenoir/Fayard	10/10
8	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus Michel Onfray/J'ai lu	-/1
9	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée) Stéphane Hessel/Indigène	6/6
10	No steak Aymeric Caron/Fayard	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

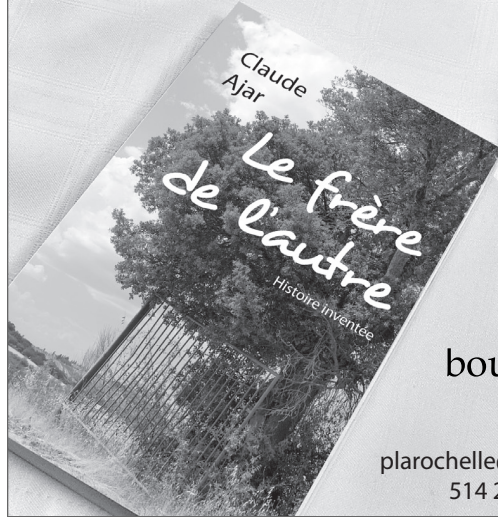
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Faites imprimer
votre propre livre

Votre roman, votre récit, vos souvenirs.

25 copies, 500 copies, une seule copie...
C'est vous qui décidez.

Qualité librairie



bouquinplus.com
Service de livre à la demande

Pierre Larochelle
plarochelle@bouquinplus.com
514 277-6022 poste 231

LITTÉRATURE

Je partirai pour Québec



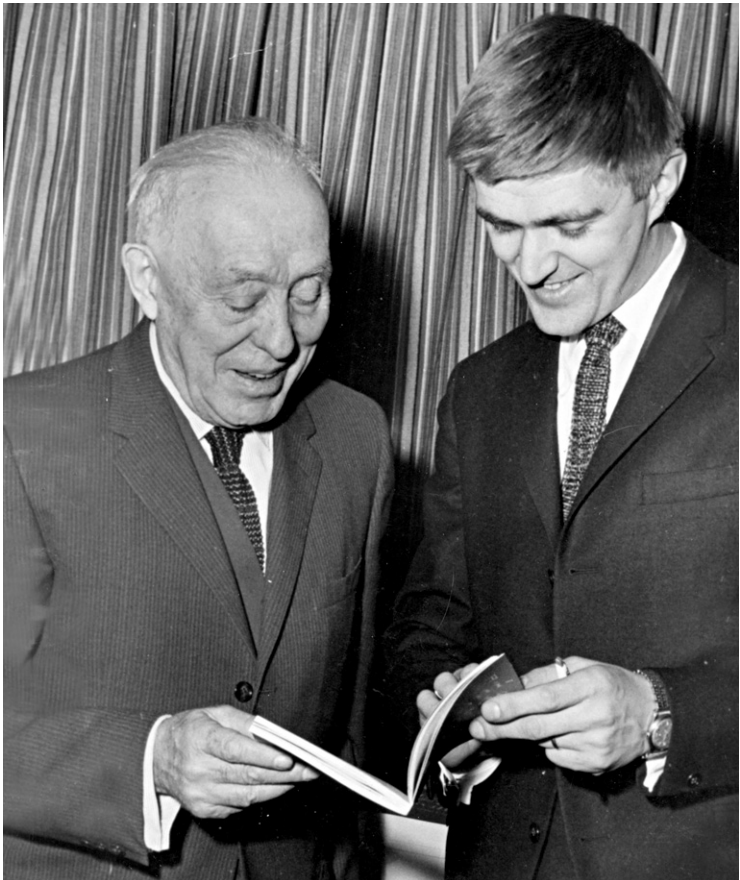
LOUIS
HAMELIN

« **L**e Chanteuil ferme ses portes » (Radio-Canada, 24 février 2013). Pour un salonnard aguerri, c'est comme apprendre que le Château Frontenac vient de s'effondrer. Où donc donner rendez-vous à Stan, à Lemelin, à la jolie tenancière de stand rencontrée un peu plus tôt et à tous les autres, désormais? Bon, je ne serai pas au Salon du livre de Québec cette fin de semaine, vous chercherez sans moi ce troquet où les pichets de Belle Gueule dansent la samba jusqu'à plus d'heure.

Une absence physique qui ne m'empêche d'ailleurs pas d'aller faire mon petit tour sur la terrasse Dufferin, de longer les vieux remparts... Lorsque plus de gens auront compris que lire est de loin la meilleure manière de voyager en produisant zéro tonne de gaz à effet de serre, nos routes et nos ciels bleus ne s'en porteront que mieux. Mais comment lire Québec? Par où commencer? Les Plouffe? Jacques Poulin? *Le premier jardin* de madame Hébert? Ou bien, pour les masochistes, le grand Ferron et son magnifique ratage de grand roman intitulé *Le ciel de Québec*?

Peut-être que les choses ont changé depuis que l'imaginaire collectif de la capitale a troqué Anne Hébert et Roger Lemelin contre Madonna et McCartney. Mais quand on lit des phrases comme: «*Prenez-les et essayer de leur faire une vie cérébrale, après trois siècles d'atavisme terrien ou forestier. Vous faites d'eux surtout des égarés.*» Ou bien: «*Après leur vingtième année, ils n'apprennent plus rien que la routine de l'expérience et ils ne pensent plus à rien qu'à ce qu'on leur a dit de penser.*» Quand on lit, bref, *Les demi-civilisés*, on se dit qu'un certain Français de passage avait sans doute raison d'écrire que «*rien ne doit changer au pays du Québec...*», mais que ça n'a jamais été une raison pour ne pas essayer.

En quelques heures fiévreuses, je suis passé hier à travers ce roman qui fut d'abord mal famé, puis simplement fameux, et dont le destin (mise à l'index par le cardinal Villeneuve, gros scandale, auteur qui se fait sortir de la ville par le Chef de la province en personne...) a eu tendance à occulter tant l'écriture que le



JERRY DONATI ARCHIVES LE DEVOIR

Jean-Charles Harvey (1891-1967) avec Alain Stanké, son jeune éditeur, vers 1962, époque où il publie notamment un énergique pamphlet antiséparatiste.

contenu à nos yeux de lointains habitants du millénaire suivant.

Grey Owl

J'étais arrivé à Harvey en suivant à rebours la piste qui mène à la fruste cabane des parages de Cabano où vécut et écrivit, un temps, le pas-encore-mondialement-célèbre Grey Owl. Passionné de pêche et de chasse, Harvey, alors rédacteur en chef du *Soleil*, s'était lié avec celui qu'il appelait le Hibou gris à l'occasion d'une chasse au chevreuil dans le Témiscouata. On a pu dire de lui qu'il fut le découvreur de cet Indien transidentitaire (au sens non sexuel du terme), premier journaliste à écrire sur le phénomène Grey Owl. Si le naturaliste fascina l'amant de la nature, Harvey, en homme à femmes réputé, ne se montrait pas non plus insensible — cela transpire d'un bout à l'autre des quelques écrits consacrés à son ami demi-sauvage — à la compagnie mohawke du Hibou, la belle Anahareo, alias Gertie. «*Grande et svelte fille dont chaque mouvement [fait] battre le cœur*», «*sauvagesse d'une incomparable beauté*»: la prose de Jean-Charles s'emballe chaque fois qu'apparaît cette Pocahontas iroquoise... Dans une lettre à sa maîtresse, loin des yeux du cardinal Villeneuve, il l'appelle «*la belle Ger-*

tie aux splendides nichons».

Dans une chronique parue en livre deux ans avant sa mort, ce chasseur qui voue un culte à la beauté où qu'elle se trouve (dans la nature, dans l'art, chez la femme), désormais septuagénaire, n'a apparemment toujours pas décroché: «*depuis, chaque fois que, fusil au bras, je foule du pied le tapis orange et or des feuilles d'automne, j'évoque cette heure de soleil et d'ombre où l'inaccessible amour marchait devant moi...*»

Inaccessible? Il se serait donc trouvé, en ce monde, une créature pour résister à cet homme aimé des femmes et les aimant? Ou alors, il fut tout simplement incapable de trahir un ami? De toute manière, ce n'est pas le problème de Max Hubert, son alter ego des *Demi-civilisés*, qualifié par la belle Dorothee de collectionneur de filles... La liberté de pensée et de mœurs qu'on rencontre dans ce roman paru en 1934 est rien de moins qu'étonnante. «*Certains soirs, les environs de Québec ne sont que d'interminables baissodromes.*» Cette phrase-là figure réellement dans un roman québécois publié à l'époque où ma grand-mère Rosa avait autour de 35 ans? Incroyable. Le cardinal pouvait bien s'inquiéter, et ce, dès l'incipit, où le narrateur revendique bien haut son métissage, ce «*mélange de nor-*

mand, de highlander, de mar-seillais et de sauvage» qui lui fait bouillir le sang. Et puis, Harvey, formé par les Jésuites, a chargé son livre jusqu'à la gueule d'une très nette apologie du défroquage. Le refluxement sexuel systématisé qui produit le genre d'abus qui aujourd'hui dépassent de la sou-tane, très peu pour lui. À travers la figure de Max, il ne se reconnaît qu'un triple dieu: «*En dehors de la pensée, de la beauté et de l'amour, c'est-à-dire de la vie, rien n'a d'importance à mes yeux.*»

Un Balzac de la Vieille Capitale

Comparé à *Menaud*, paru trois ans plus tard, et qui semble bien lourd et pataud en comparaison, *Les demi-civilisés* semble avoir été écrit par un Balzac de la Vieille Capitale, et ensuite réécrit par Denys Arcand.

Il est d'ailleurs assez ironique de voir ce dernier s'aventurer dans les terres de Ringuet: la touche d'Arcand, sa culture, le brillant cynisme teinté d'idéalisme de ses dialogues, son intelligence joyeuse, c'est chez le Harvey des *Demi-civilisés* qu'ils sont, pas dans *Euchariste Moisan*.

Parmi les romans dont l'action se situe à Québec et que j'ai lus, *Les demi-civilisés* est, de très loin, le meilleur. Dans mon paysage littéraire personnel, il va désormais dominer la première moitié du vingtième siècle jusqu'au *Survenant*. Sauf que, petit problème: les étudiants de cégep le trouvent paraît-il bien ennuyant. Trop loin d'eux. Trop différent. Je ne saurais mieux clorre cette chronique qu'en citant un article paru dans les pages «*Idées*» du *Devoir* sous la plume du prof Ian Murchison:

«*Twitter a remplacé l'Église, l'iPhone le chapelet, et vous pourriez écrire un livre intitulé Les nouveaux demi-civilisés demain matin, [...] personne ne le bannirait, ce livre, [...] il tomberait dans les limbes d'une société où l'indifférence profonde combinée à l'individualisme irréfrenable et à la consommation soporifique ont un jour eu raison du rêve que certains visionnaires comme Harvey brandissaient, celui de voir un monde où les gens seraient libres et intelligents.*»

hamelin.lou@gmail.com

DES BOIS, DES CHAMPS, DES BÊTES

Jean-Charles Harvey
Éditions de l'Homme,
1965 (épuisé)

Claude Simon ou les fragments romanesques

GILLES ARCHAMBAULT

Cela a dû se passer vers 1972. Je m'entretenais à Paris avec Carlos Fuentes, le grand romancier mexicain. De dire que j'étais impressionné serait mentir. J'étais terrorisé. L'homme, pourtant, était on ne peut plus amène. Je me souviens d'avoir abordé avec lui le sujet du nouveau roman alors régnant. Y avait-il, ai-je insinué, une attitude de crainte qui se développerait chez les écrivains qui pratiquaient un esthétisme moins dans l'air du temps, ces derniers avaient-ils la tentation d'abdiquer? Fuentes m'avait répondu tout de go. À son sens, ceux qui étaient remplis de frayeur devant ce qui paraissait être le courant littéraire dominant en France étaient plus doués pour la reddition que pour l'écriture.

Une quarantaine d'années plus tard, les choses ont évolué. Pas toujours dans la bonne direction, il est vrai. L'austérité et le dogmatisme du nouveau roman ont heureusement laissé des traces dans la façon dont la plupart des romans sont écrits. La fiction s'accommode de plus en plus d'un compagnonnage étroit ou non avec l'autobiographie, la littérature donne souvent à voir plutôt qu'à penser, le langage est trituré, le verlan y côtoie la langue spécialisée.

Mais le nouveau roman? Qui lit Pinget, Sarraute, Robbe-Grillet? Cet état de chose ne nous permet pas de conclure à la mort du genre. À la fin de son hégémonie peut-être. Mais nous arrive le deuxième tome des *Œuvres* de Claude Simon dans La Pléiade. Un ami à qui je disais que je rendrais compte de cette publication m'a regardé comme si je lui annonçais que j'étais atteint d'un mal incurable.

Claude Simon n'est tout simplement pas un écrivain qui fait rêver. On ferait volontiers confiance aux universitaires et aux critiques qui voient en lui un écrivain de haut vol. Simon avoue quelque part avoir lu la plupart des romans de *La comédie humaine*, patiemment, sans plaisir. Y a-t-il du plaisir à lire l'auteur de *La route des Flandres*? Je le crois, mais il s'agit d'une sorte de délectation qui ressemblerait à celle que ressent un amateur de grands vins. Il ne faudrait pas vider le litre trop goulûment.

Alastair B. Duncan, qui a établi cette édition, rappelle dans son introduction cette phrase de Raoul Dufy. Alors que Simon, son ami, le regardait peindre, il avait dit: «*Il faut savoir abandonner le tableau que l'on voulait faire au profit de celui qui se*

fait.» Simon, qui dans son jeune âge avait songé à devenir peintre, écrit par petites touches. Il compose un tableau qui ne cesse d'évoluer. Au lecteur de s'adapter à une écriture changeante, créant des pistes pour mieux les abandonner.

Les références autobiographiques sont loin d'être absentes dans les romans de notre auteur. Mais si elles existent, elles n'ont rien à voir avec les confessions intimes. Grand lecteur de Rousseau, Simon décourage rapidement le lecteur avide d'aveux. Ses maîtres sont Joseph Conrad et William Faulkner. Ne pas oublier que ce fils de famille a étudié en Angleterre. Il a lu Dostoïevski et, quoi qu'il en semble, ses personnages à première vue si peu intériorisés, si changeants, nous amènent à une complexité humaine qui n'est pas sans rappeler celle du grand romancier russe.

Claude Simon avait lui-même choisi les romans qu'il souhaitait être inclus dans le premier tome de ses *Œuvres*. Sa mort en 2005 ne lui permit pas d'en voir la réalisation. Prévoyait-on alors la parution d'un deuxième tome? Ce qui apparaît toutefois, c'est que *L'herbe*, *Les géorgiques* et *L'acacia* sont des textes majeurs. Et que l'on a respecté la volonté de l'auteur qui refusait voir réapparaître ses quatre premiers romans.

Dès que l'on a compris que Claude Simon construisait des fragments romanesques plutôt que des romans proprement dits, que l'on accepte que ses récits sont avant tout des compositions picturales relevant de l'art abstrait et que l'on s'astreint à une lecture patiente, presque studieuse, on est récompensé. Il y a effectivement du plaisir à lire cet auteur pour qui l'Histoire a été un matériau. Il n'est toutefois pas ce genre d'écrivain que l'on aime aimer. On ne lui écrirait pas des témoignages d'admiration. Est-ce bien important? On peut toujours inonder les vettes de l'édition des temps présents. Elles adorent ça.

Collaborateur
Le Devoir

ŒUVRES II

Claude Simon
Gallimard,
«Bibliothèque de la Pléiade»
Paris, 2013, 1656 pages

La Librairie Gallimard de Montréal propose, le 18 avril, à compter de 18 h 30, une rencontre autour de Claude Simon avec Bernard Andrès et Bernard Beugnot, respectivement professeurs à l'UQAM et à l'Université de Montréal. L'entrée est libre.

Le prix Adrienne-Choquette à Charles Bolduc

Le Centre Aude d'études sur la nouvelle (CAEN) a annoncé que l'auteur Charles Bolduc est le lauréat 2013 du prix Adrienne-Choquette pour son recueil *Les truites à mains nues*, publié chez Leméac. Le jury a rendu un verdict unanime dès le premier tour, saluant une «*plume précise, généreuse, presque exubérante par endroits, réservée, sage et maîtrisée pourtant*». Dans *Le Devoir*, Christian Desmeules concluait ainsi sa critique: «*Un subtil amalgame de lourdeur et de légèreté, toujours attentif à ce qui manque. Car le manque, n'est-ce pas, c'est là où "se concentre le mouvement de la vie."*» Le prix littéraire Adrienne-Choquette, qui récompense le meilleur recueil de nouvelles et s'accompagne d'une bourse de 1000\$, a été créé en 1981 par Simone Bussièrès. Le CAEN, qui l'administre, relève du cégep François-Xavier-Garneau.

Le Devoir



GUY F. RAYMOND

Charles Bolduc

FRANCINE NOËL

LEMÉAC

Le jardin de ton enfance

« Fascinant, *Le jardin de ton enfance*. Et touchant. Avec des pointes d'humour ici et là, quelques piques de temps en temps. L'écriture est sobre. Sans enflure, sans pathos. Le regard est lucide, le ton juste. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Pierre-Louis Mongeau

Nouveauté

LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC

Le plus grand DÉFILÉ DE MODE

jamais présenté au Québec

À la mode de chez nous 1860-1980

L'industrie de la beauté fièrement exposée et racontée

www.publicationsduquebec.gouv.qc.ca

418 643-5150 ou 1 800 463-2100 • en librairie

www.facebook.com/PublicationsQuebec

Centre de services partagés Québec

LIVRES

Dans l'utopie des mondes infinis

GUYLAINE MASSOUTRE

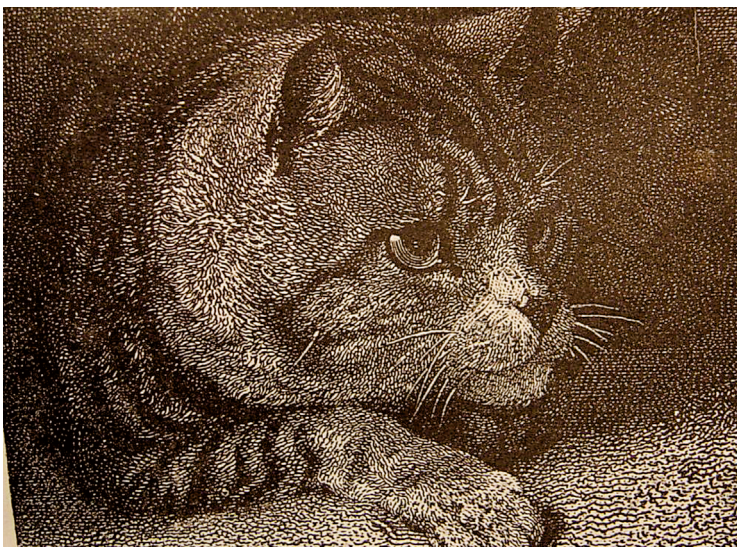
Il est rare qu'un romancier s'intéresse à la physique et aux mathématiques. C'est pourtant l'aventure que propose *Le chat de Schrödinger*, de Philippe Forest, fasciné par l'équation d'onde du savant Schrödinger, théoricien de la vie, de la mécanique quantique et de l'évolution de la fonction d'onde, mieux connue sous l'expérience vulgarisée de pensée dite «*Le chat de Schrödinger*».

Enfermez un chat dans une boîte où il court le risque de s'empoisonner mortellement. Est-il vivant? Est-il mort? Tant qu'on l'ignore, le chat est à la fois vivant et mort. Dans cette logique du point de vue, les contraires ne s'opposent pas, sauf qu'à l'évidence on ne saurait dire ce qu'il en est réellement de ce chat. Si ce n'est qu'il est vivant-mort et mort-vivant.

Forest s'empare de l'idée, et le voici appliqué à considérer toutes les situations vécues où les superpositions du génial Prix Nobel expliquent bel et bien que la vie et son contraire peuvent être vrais ensemble. Les propriétés d'un objet quantique, chères à Schrödinger et à son ami Einstein, se vérifient-elles mieux dans le monde psychique que dans celui de l'intuition sensible, à qui le paradoxe répugne?

Délices de l'autocontradiction

Quantité d'écrivains et de créateurs de jeux ont transformé cette idée, encore débattue par les scientifiques, en leur fantôme favori, leur héros virtuel, leur visiteur immortel de mondes parallèles. L'infini



Quantité d'écrivains et de créateurs de jeux ont transformé l'idée de l'expérience du chat de Schrödinger, encore débattue par les scientifiques, en leur fantôme favori, leur héros virtuel, leur visiteur immortel de mondes parallèles.

justifie l'utopie, et cela est encore plus fort au pluriel. Forest, lui, se penche sur le cas d'un matou de ruelle qui s'installe chez lui, disparaît à sa guise, revient «cultiver son jardin» tel Candide, pour hanter la conscience de Forest, volontiers séparée des choses, des gens, de l'ordinaire.

Un chat métaphysique en somme, un vecteur poétique aurait la propriété capitale d'être là où on ne l'attend pas, avec son charme incomparable, sa félinité irrésistible, son ronron insistant et son aisance sans gêne, vous escamotant votre chez-vous au moment précis où, d'ordinaire distrair et peu regardant, vous entendez affirmer votre droit de propriétaire.

C'est dans ce «nulle part» du vide, par excès de flottaison du tout au rien, que Forest habite, intérieurement, depuis toujours

sans doute, et surtout depuis la mort de sa fillette et bien des livres profonds, qu'il a écrits pour affronter cette perte, ce trou dans les fleurs, la nuit, les maisons où camper plus que vivre.

Dans l'année du chat

Au-delà du pensable se tient encore «un rideau de rien»: «*Le monde sens dessus dessous, sa profondeur de gouffre s'écrouillant au-dessus de soi lorsque le haut, le bas paraissent avoir échangé leur place et qu'on se trouve devant un trou qui se creuse et s'élargit à l'infini.*» L'inoui, c'est alors que ce chat se glisse dans ce brouillard matriciel, avec sa matière fluctuante de bête mi-sauvage, mi-domestique, identique à la conscience qui, en toute probabilité, ne se fixera jamais sur un objet nécessaire, avec toutes les chances de cor-

respondre au «*principe d'indétermination*» de Heisenberg.

Cette réalité qui bifurque, somme infinie de peut-être, a de certain qu'il n'est pas inutile de savoir quand faire le mort pour rester en vie, et que l'écho du lointain dans le vide n'est ni fantasque élucubration, ni ambiguïté velléitaire, ni métempsychose du Nouvel Âge empruntant «*au vieux fond increvable des pires superstitions*». Ce réel est un splendide invisible.

Forest enchante avec son spiritisme télépathique, ses «conciliabules» intimes, sa mémoire résistant aux savoirs glorieux, ressasant notre condition catastrophique d'humains physiques et relatifs. Sa spéculation tient à sa langue ample et sensible, ondulant du concret à l'idée avec la facilité d'une devinette, une bouche chatoyante de Sphinge, un art digne de Schrödinger.

Les vérités de Forest sont légendaires. Le grotesque uni à l'espérance et le funèbre à la joie y démultiplient le bonheur de lire. Brillant esprit! Le littéraire, prenant sa revanche sur les disputes de mathématiciens, force l'évidence: réunir des parallèles est un exploit rendu possible par une démonstration faillible. Dans cette histoire, le moqueur est un merveilleux fabuliste qui, par de brèves fictions, fait que la certitude d'être soi «*se dissipe enfin*».

Collaboratrice
Le Devoir

LE CHAT DE SCHRÖDINGER

Philippe Forest
Gallimard
Paris, 2013, 334 pages

LA VITRINE



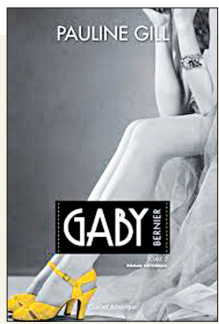
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

SIX MOIS SANS PAMPLEMOUSSE

Carole Tremblay
La Courte Échelle
Montréal, 2013, 304 pages

Vous vous souvenez de *Thelma & Louise*? C'est à ce film que fait parfois penser *Six mois sans pamplemousse*. Les deux jeunes femmes ici en cavale cherchent à tromper la mort qui guette Rebecca, atteinte d'un cancer incurable. Son amie Charlotte a concocté le programme VIA, pour «*vie intense accélérée*», et toutes deux mettent le cap sur le Grand Canyon. Beaucoup plus drôle et léger que son thème ne l'annonce, ce roman est surtout une ode à l'amitié et un appel à vivre pleinement le moment présent. Au fil du périple et de sa préparation, quelques désirs enfouis explosent au grand jour. Un road-trip jalonné de petits doutes existentiels et d'espoirs, de plaisirs qu'on ne veut plus coupables, et surtout de franches rigolades. Tour à tour auteure, libraire, directrice littéraire et longtemps critique de littérature jeunesse au *Devoir*, Carole Tremblay se lance dans un premier roman dédié à un public adulte.

Frédérique Doyon



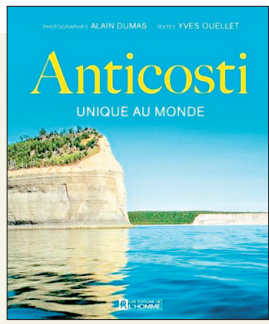
ROMAN QUÉBÉCOIS

GABY BERNIER

TOME II
Pauline Gill
Québec Amérique
2013

Pauline Gill s'est fait l'apôtre des personnages féminins oubliés par l'histoire. Sa dernière trilogie, *Gaby Bernier*, non seulement fait sortir de l'ombre une pionnière de l'univers de la mode, elle campe aussi les personnages dans une période fascinante de l'évolution du Québec. Avec, à la clé, une incursion dans la jet-set montréalaise. Le deuxième tome, qui vient de paraître, couvre les années 1927 à 1940 pour celle qu'on a surnommée rien de moins que la «*Coco Chanel du Québec*». N'a-t-elle pas été la première, entre autres audaces, à populariser le pantalon pour dames? Sans compter sa propension marquée pour le féminisme avant la lettre et une liberté de mœurs avant l'heure. Si l'intrigue du tome 2 s'avère plus prévisible que dans le premier livre, le propos n'en porte pas moins l'écho de la vie d'une créatrice, d'une famille, d'une société, d'une époque. Même le monde du hockey n'y est pas en reste, avec la présence de Pit Lépine, ce joueur du Canadien qui sera l'amant de Gaby Bernier.

Diane Précourt



VOYAGE

ANTICOSTI UNIQUE AU MONDE

Textes: Yves Ouellet
Photographies: Alain Dumas
Éditions de l'Homme
Montréal, 2013, 207 pages

Anticosti, île mythique! Le riche chocolatier Henri Menier voulut y établir son paradis personnel. Les nazis songèrent à s'en emparer pour y établir un point de chute à une éventuelle guerre sous-marine. Des centaines de navires se brisèrent contre ses récifs, comme de vulgaires noix séchées. Qu'advient-il de l'île d'Anticosti à l'heure où l'on songe à l'exploiter pour son pétrole? S'appuyant sur des photos à l'allure de cartes postales — couleurs saturées et hyperdéfinition de l'image —, ce livre dresse un portrait global de ce joyau du Saint-Laurent. Faune, flore, histoire, témoignages, hiver ou été, tout y passe, depuis le château Menier jusqu'à l'exploitation forestière en passant par les plaisirs sportifs ou contemplatifs qui ont fait la renommée de cette île qu'on ne peut qu'admirer encore et encore pour la majesté de ses paysages prodigieux.

Le Devoir

Sylvain Lelièvre, le beau portrait composite

SYLVAIN CORMIER

C'était au théâtre Outremont. Une soirée de chansons et de témoignages à la bonne et belle franquette. C'était pas très longtemps après avril 2002, quand il est parti sans prévenir personne (pas même lui-même), là-haut tout là-haut. Je me suis retrouvé sur scène, pas trop préparé, souvenirs à vif. Le verbatim de ce qui me sortit du ventre est dans ce livre. Une page sur 240 bien tassées, pleines à ras bords de photos, de manuscrits, de lettres, d'articles de toutes époques, d'extraits de journal personnel, d'affiches, de documents, d'objets reproduits, et surtout d'écrits d'amis, d'élèves, de compagnons de musique, de proches et moins proches, du public aussi, à propos de l'ami Sylvain Lelièvre. Cent regards, dessinant un portrait composite saisissant. Vivant, surtout. C'était l'objectif de la compagnie de Sylvain, Monique Vaillancourt-Lelièvre, et de l'animatrice Elizabeth Gagnon. Que l'on trouve quelque part entre

tout ce monde réuni autour de lui un Sylvain Lelièvre en pied, sorte d'hologramme en livre, «*l'homme complet*», comme dit Elizabeth.

Bien sûr qu'il manque à tous, cet homme entier et si entièrement chansonnier, musicien, prof, écrivain, poète, parent, ami. Bien sûr que le choc demeure choc, rapt, vol qualifié. Mais avec le temps, une sorte de poésie s'est immiscée; même la mort a son versant jazz. Feu Jean-Guy Moreau raconte qu'après une «*semaine extraordinaire aux Îles-de-la-Madeleine à l'occasion d'une rencontre-atelier avec des jeunes auteurs-compositeurs-interprètes émergents* [...] *l'avion jazz s'envolait* [...] *et l'âme heureuse de Sylvain aussi*».

C'est la beauté de l'affaire, chacun a sa manière d'arriver à Sylvain; même Sylvain avait plusieurs truchements pour arriver à lui-même. Ici un commentaire sur Portnoy et son complexe de Philip Roth qui se termine sé-

chement: «*Dès qu'une lecture nous rend moins con, c'est pour mieux mesurer l'immensité de la connerie qui nous habite.*» Là une note sur le pianiste jazz Eddy Duchin, qu'il aimait tant: «*J'aime imaginer que c'est le romantisme de Mozart, sa façon de faire éclater, non pas les formes, mais le conformisme harmonique de son temps, qui a pu séduire le jeune Duchin.*»

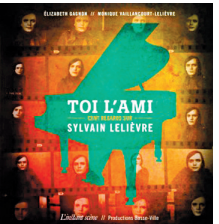
On découvre Sylvain Lelièvre fan fini de Janis Ian, sur la page qui suit celle de Duchin. On a dans le détail la création en commun de *Petit matin*, racontée par Stéphane Venne, qui sait raconter. Beaucoup de gens sachant raconter dans le même livre, je trouve. On a l'entourage qu'on mérite, et Sylvain Lelièvre n'aimait rien de plus que de discuter écriture avec des gens qui écrivaient. Ou musique avec des musiciens. L'enfance qui lui inspira *Old Orchard*, l'amour qui lui inspira *Au milieu de nous deux*, la mer qui lui inspira *Je descends*

à la mer, le métier de chanteur qui lui inspira *Le plus beau métier*, il y a des témoins pour tout ce qui lie l'homme aux chansons, des Vigneault (Jessica, Gilles) à Bourgault, de Pierre Barouh à... François Millette, «*voisin et gardien des enfants*». Témoins à discrète distance, témoins de proximité. Son fils Eric: «*Au fait, je l'avoue: j'ai toujours la version non autorisée de Moon River enregistrée sous ton piano à ton insu, à moins que tu ne l'aies toujours su.*» Dorénavant, nous savons aussi ça. Génereux livre. La vie d'un homme aimé à tous points de vue. Même par-dessous.

Collaborateur
Le Devoir

TOI L'AMI CENT REGARDS SUR SYLVAIN LELEVRE

Recueil de documents et témoignages colligés par Elizabeth Gagnon et Monique Vaillancourt-Lelièvre
L'Instant scène/Productions Basse-ville
Québec, 2013, 240 pages



FRÉDÉRIC BRISSON

LEMÉAC

La pieuvre verte

Hachette et le Québec depuis 1950

« Rigoureux mais jamais aride, l'ouvrage de Frédéric Brisson permet surtout de jeter un regard rétrospectif équilibré sur une époque trouble de l'industrie du livre au Québec. Une leçon à méditer ! »

Paul Bennett, *Le Devoir*

Société de développement des entreprises culturelles Québec

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA 2013

pour une littérature franco-canadienne

RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET

DU 25 MARS AU 18 AVRIL 2013

COUREZ LA CHANCE DE DÉCOUVRIR BUENOS AIRES ET SA POÉSIE URBAINE

en participant au concours mettant en vedette les auteurs franco-canadiens de l'heure.

Valeur approximative: \$ 200\$
Détails et règlements à
Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs

ESSAIS

Comment va l'école québécoise ?



LOUIS CORNELIER

C'est une tradition occidentale, à laquelle le Québec n'échappe pas : tous les quatre ou cinq ans, un enseignant publie un pamphlet pour dénoncer le piètre état de l'école et l'inculture des jeunes qui, notamment, ne sauraient plus écrire. Le modèle du genre, au Québec, demeure bien sûr *Les insolences du frère Untel* (1960). Plus récemment, on a pu lire, dans cette lignée, *Le grand mensonge de l'éducation* (Lancôt, 2006), des enseignants Germain, Papineau et Séguin, et *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants ?* (Boréal, 2008), du professeur Patrick Moreau. Cette saison, l'enseignante retraitée Diane Boudreau ajoute sa voix à ce chœur d'indignés avec *Une éducation bien secondaire*, un bref pamphlet qui brosse un « tableau peu reluisant de notre système éducatif québécois ».

Si on peut se réjouir du fait que ces ouvrages brassent, à raison à certains égards, la cage de notre école, on doit toutefois veiller à faire la part des choses. Les enseignants, ce n'est pas les insulter que de le noter, ont depuis toujours une propension à noircir le portrait et à entretenir l'idée que le niveau de leurs élèves baisse. Les faits imposent pourtant un regard plus nuancé.

Enseignante pendant une trentaine d'années dans des écoles secondaires publiques, Diane Boudreau affirme avoir pris une retraite prématurée parce qu'elle ne supportait plus le climat général qui règne dans le système scolaire. « *La fameuse réforme pédagogique, la périlication [sic] du système éducatif québécois et la dévalorisation de la profession enseignante auront eu raison de ma passion et de ma patience* », confie-t-elle.

Déprimant portrait

Elle trace un déprimant portrait des élèves québécois. « *Nos adolescents de 15 ans peinent à écrire autant qu'ils éprouvent des difficultés en mathématiques, en histoire, en anglais, en sciences physiques, etc.* », résume-t-elle. Leurs modèles ne sont pas des penseurs ou des scienti-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Diane Boudreau a été enseignante pendant une trentaine d'années dans des écoles secondaires publiques.

fiques, mais « *des vedettes américaines* ». Passons rapidement sur l'engouement pour les vedettes populaires de nos jeunes, une étape de la vie à laquelle nul d'entre nous n'a échappé, sans qu'elle nous transforme tous en béotiens, et concentrons-nous sur la première partie de la critique. Nos jeunes sont-ils si nuls ?

L'enquête PISA 2009, un programme international qui vise à « *déterminer dans quelle mesure les jeunes de 15 ans ont acquis certaines des connaissances et compétences essentielles à une pleine participation à la société moderne* », classe les élèves québécois parmi les meilleurs du monde (5^e en mathématiques, 14^e en sciences et 10^e en lecture). Ce programme, reconnaissons-le, a beaucoup de limites et n'évalue pas la culture générale des élèves, mais il fournit néanmoins des indications très intéressantes qui relativisent fortement le constat catastrophique dressé par les plus féroces critiques de l'école québécoise.

Les élèves québécois, donc, manquent de culture, comme une majorité de leurs compatriotes, d'ailleurs, mais ils ne sont pas nuls. Ils sont toutefois élevés dans un climat social qui encourage la contestation systématique de l'autorité enseignante et qui tolère les incivilités. Diane Boudreau a raison de déplorer la complaisance des dirigeants scolaires et des parents envers l'impolitesse des jeunes et la culture de remise en question des enseignants. Des parents qui font manquer des jours de classe à leurs enfants pour les amener en voyage font preuve d'un inacceptable mépris envers l'école et la dévalorisent aux yeux de leurs jeunes.

Outils techniques et réforme

Boudreau a raison, de même, de dénoncer la bureaucratisation de la gestion de classe et de l'évaluation des apprentissages, c'est-à-dire le fait que « *directions d'école, fonctionnaires du MELS, commissions scolaires, parents, élèves, tous s'arrogent le droit de s'immiscer dans la pratique professionnelle des enseignants* » et de leur dire comment enseigner et évaluer.

Sa critique de l'engouement des dirigeants scolaires pour les outils techniques est aussi juste. Comme le constate une récente étude, résumée dans *Le Devoir* par Fabien Deglise et citée par Boudreau, « *les étudiants apprécient davantage les méthodes d'enseignement traditionnelles* » et déclarent que les meilleurs outils pédagogiques, ce sont des enseignants stimulants. L'étude porte sur la perception des étudiants universitaires, mais on peut présumer que celle des élèves n'est pas très différente. Il ne s'agit pas, écrit Boudreau, d'être contre la technique, mais d'avoir les bonnes priorités. En ce sens, réduire le nombre d'élèves par classe serait un meilleur investissement que d'acheter des tableaux blancs interactifs.

La réforme est-elle l'échec que diagnostique Boudreau ? De récentes études, dont les résultats ont été rapportés par la journaliste Daphnée Dion-Viens du *Soleil*, proposent des conclusions partagées sur le sujet. D'abord, il convient de noter qu'une forte majorité d'enseignants concluent à l'échec de la réforme. Une étude à paraître, dirigée par le chercheur Simon Larose, de l'Université Laval, démontrerait que la réforme aurait nui

aux résultats des élèves en difficulté, ceux qu'elle avait pour mission d'aider. Les résultats en français feraient toutefois exception et se seraient améliorés.

Une autre étude, menée par Patrice Potvin (UQAM), conclut que « *les élèves de la réforme sont significativement meilleurs en sciences* ». On peut se demander, toutefois, si la réforme est en cause dans tous ces résultats contradictoires puisqu'une étude de Suzanne-G. Chartrand et Marie-Andrée Lord conclut, elle, que « *l'enseignement du français a peu changé depuis 25 ans* » et que la réforme n'est pas vraiment appliquée.

Le seul fait que les enseignants perçoivent cette dernière comme un échec impose toutefois une révision fondamentale de ce modèle pédagogique. L'école ne peut réussir si ceux et celles qui la font ne croient pas en ce qu'on leur demande de faire. Ces enseignants, écrit d'ailleurs Boudreau, ont toutefois eux aussi des torts : ils maîtrisent souvent mal le français et manquent de culture. Leur formation est trop axée sur la pédagogie et pas assez sur les contenus disciplinaires.

Diane Boudreau, somme toute, noircit trop le portrait de l'école québécoise, mais plusieurs de ses critiques font mouche.

louisco@sympatico.ca

UNE ÉDUCATION BIEN SECONDAIRE

Diane Boudreau
Poètes de brousse
Montréal, 2013, 124 pages

Contre le populisme

LOUIS CORNELIER

Le populisme, explique Philippe Bernier Arcand, est un antiélitisme qui oppose le peuple, la « *majorité silencieuse* » considérée comme un bloc homogène, aux dirigeants déconnectés des « *vraies affaires* ». Pour parler au « *vrai monde* », qui vivrait dans « *les régions* » plutôt qu'en ville, les populistes prétendent lui « *dire tout haut ce que celui-ci pense tout bas* », se réclament du « *gros bon sens* », négligé par les élites, et proposent des solutions simplistes qui flattent « *les sentiments plutôt que la raison* ».

Les populistes de droite attribuent tout ce qui va mal à la gauche dépensière, multiculturelle, prétentieuse et, souvent, aux étrangers, surtout d'origine arabe, qui mineraient nos valeurs. Les populistes de gauche, Chávez par exemple, pensent par slogans pour dénoncer le capitalisme et les États-Unis.

Deuxième essai de Bernier Arcand, *La dérive populiste* diagnostique une montée du populisme, en Europe, aux États-Unis et au Québec, principalement dans sa version de droite, et en propose une critique. Le rôle des élites et des intellectuels, rappelle l'essayiste, n'est pas d'être aveuglement et par opportunisme au service de « *l'opinion du peuple* », qui, de toute façon, n'est jamais homogène, mais de « *défendre l'intérêt général et d'être des militants de la raison* ».

Au passage, dans cet essai

dont le propos reste souvent trop général et navigue de façon un peu confuse entre les populismes européens, américains et québécois, Bernier Arcand critique nommément quelques populistes (Maxime Bernier, Eric Duhaime, Stéphane Gendron, le maire Jean Tremblay, les journaux de Québecor) et des partis politiques (les conservateurs et leur tendance monarchiste, l'ADQ et le PQ tentés par un discours identitaire simpliste, la CAQ et son illusoire troisième voie) bien de chez nous. Étonnamment, il ne dit rien de la gestion

très populiste de la crise étudiante par les libéraux de Jean Charest. Dans l'ensemble, cependant, cet essai joliment écrit, qui identifie un problème réel menaçant la qualité de notre vie démocratique, s'en tient un peu trop à des généralités. En ciblant plus spécifiquement le populisme québécois, il aurait gagné en précision et en efficacité.

« *Le populisme québécois, note l'essayiste, est après tout bien timide lorsqu'on le compare au populisme [sic] américain et européen.* » Bernier Arcand veut donc « *sonner l'alarme avant qu'il ne soit trop tard* ». Il a raison.

Collaborateur
Le Devoir

LA DÉRIVE POPULISTE

Philippe Bernier Arcand
Poètes de brousse
Montréal, 2013, 170 pages



LE LIVRE CHOC QUI REMET EN QUESTION LA LÉGALITÉ DU RAPATRIEMENT CONSTITUTIONNEL



Ce livre lève le voile sur des jeux de pouvoir dont on n'était pas tout à fait conscient. Il y a des bombes là-dedans, des révélations chocs.

C'est gigantesque.
René Homier-Roy, SRC

Un bouquin fort intéressant. Les amateurs de politique vont adorer.
Alec Castonguay, L'actualité

Ça se lit presque comme un roman politico-judiciaire.
Anne-Marie Dussault, RDI

Frédéric Bastien est le premier historien qui se penche sur le rapatriement constitutionnel en s'appuyant sur une étude systématique des archives, notamment les documents secrets du Foreign Office.

Essai

480 pages · Cahier photos · 32,95 \$ · PDF et ePub : 24,99 \$

www.editionsboreal.qc.ca

éditions du
Boréal
50 ans

olivieri
Librairie & Bistro

~ Au cœur de la littérature ~

Vendredi 19 avril, 17h00

Le savoir capital

Une table ronde sur la marchandisation de l'éducation et la dérive des universités

Une présentation du magazine *Spirale* et du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ)

5219, Côte-des-Neiges
[Métro Côte-des-Neiges]

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303

LE SAVOIR CAPITAL

Table ronde
et lancement

Dans la foulée des événements du « Printemps québécois » et du récent Sommet sur l'éducation supérieure, le magazine *Spirale* propose, dans son plus récent numéro (n° 244), un dossier sur « Le savoir capital ».

Soucieuse de poursuivre la discussion, l'équipe de *Spirale*, en collaboration avec le CRILCQ, organise une table ronde sur la marchandisation de l'éducation et la dérive des universités.

Avec la participation de :
Gérard Beaudet (Université de Montréal)
Anne-Marie David (Université de Montréal)
Martine-Emmanuelle Lapointe (CRILCQ)
Pierre Popovic (Université de Montréal)

Animation :
Georges Leroux (UQAM)

La rencontre sera suivie du lancement du numéro de printemps 2013 [n° 244] de *Spirale*, dont le portfolio est consacré à l'artiste Pierre Dorion.

CRILCQ
CENTRE DE RECHERCHE
INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA
CULTURE QUÉBÉCOISES

Spirale